

RÉDACTION - ADMINISTRATION

25 bis, rue des Ecoles, 75005 PARIS
Téléphone : 354.57.69 Téléphone : 354.13.74
Fondateur : Alioune DIOP (1910-1980)

CONSEIL DE DIRECTION

Alimé Césaire, Yandé Christiane Diop, Jacques Howlett (f), Iwiyé Kala-Lobé, Jacques Rabemananjara.

SECRETARIAT DE RÉDACTION

Geoffrey Jones, Mukala Kadima-Nzaji, Daniel Maximin, Voahangy Razanah, Amewusika Tay.

★

REVUE PRÉSENCE AFRICAINE
C.C.P. LA SOURCE 31.582.87 L

Tarifs d'abonnements — Subscription Rates

A partir du N° 129	1984	From N° 129
France (TTC)	160 FF	160 FF
Benin, Cameroun, RCA, Comores, Congo, Côte-d'Ivoire, Gabon, Guinée, Haute-Volta, Madagascar, Mali, Mauritanie, Niger, Sénégal, Tchad, Togo	160 FF	160 FF
Autres pays / Other countries	180 FF	180 FF

Recommandation (Registration) / Par Avion (Airmail)
Tarifs sur demande (Rates on request)

★

Les manuscrits ne sont pas retournés
(Manuscripts are not returned)

★

Les opinions émises dans les articles
n'engagent que leurs auteurs.

Authors are solely responsible
for the views expressed in their articles.

★

Tous droits réservés — All rights reserved

I.S.S.N. 0032-7638

REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR CULTURAL REVIEW OF THE NEGRO WORLD

NOUVELLE SÉRIE BILINGUE N° 129 — 1^{er} TRIMESTRE 1984
NEW BILINGUAL SERIES N° 129 — 1st QUARTERLY 1984

SOMMAIRE CONTENTS

ARTICLES (ARTICLES)

René COLLIGNON : Les conditions de développement d'une psychiatrie sociale au Sénégal	3
Chukwudum Barnabas OKOLO : Apartheid As Unfreedom	20
Christophe WONDJI : Yves Person et la renaissance des cultures et des sociétés africaines	38
Peter Igbonkwu OKEH : La peste en Afrique : Une rencontre avec Albert Camus et Aliou Fantouré	53
Mbye Baboucar CHAM : Art and Ideology in The Work of Sembène Ousmane and Haïlé Gerima	79

..
..

POEMES (POEMS)

Willy Alante LIMA, Delano Abdul Malik DE COTEAU	92
---	----

..
..

CHRONIQUES (SHORT ARTICLES)

Alain MENIL : « Rue Cases-Nègres » ou les Antilles de l'Intérieur	96
F.M. BIRBALSINGH : Urban Experience in South African Fiction	111
Willy Alante LIMA : Trah Bi Ninin, l'Ivoirien	122
Kassahun CHECOLE : Man Cures, God Heals	126

Christophe WONDJI

Yves Person et la renaissance des cultures et des sociétés africaines

Il y a un peu plus d'un an, le 17 novembre 1982, le professeur Yves Person décédait à son domicile de Marly-le-Roy dans la région parisienne. Il avait 56 ans. Sa disparition a été ressentie comme une perte irréparable par sa famille, ses amis et ses collègues universitaires. Elle l'a été tout autant par les Africains dont il avait entrepris de reconstituer le passé historique, non seulement avec la foi et la passion des patriotes, mais aussi avec la sagacité et la méthode du savant. De nombreux hommages lui ont été rendus en France et en Afrique, mais nous voudrions dire ici ce que nous avons retenu de cet homme avec qui nous avons eu des relations constantes depuis 1970.

Tout à tour linguiste, anthropologue, épistémologue, philosophe de l'histoire, et que sais-je encore, Y. Person était un esprit encyclopédique qui avait épousé la totalité du savoir sur la société et la dynamique sociale. Il est irréductible à l'historien attaché aux seuls mouvements d'une histoire monocorde. Il est un savant de la Renaissance, parce que la discipline à laquelle il avait voué sa vie est une discipline de la renaissance des cultures et des sociétés africaines. Mon témoignage tentera donc de rendre compte de la multiplicité du combat de Person pour un renouvellement du savoir, mais d'un savoir au service d'une cause : la libération de l'homme.

I. — UN MORT QU'ON DEVRAIT DISPUTER A LA FRANCE

Il est des morts qu'on se dispute en Afrique, du moins dans cette Afrique des forêts de la Côte-d'Ivoire, où « parents » et « époux » de la femme défunte rivalisent d'ardeur pour s'appro-

YVES PERSON...

39

prier le cadavre d'une illustre disparue. Il s'agit, pour les uns et les autres, d'avoir le privilège de rendre le dernier hommage à cette femme célèbre — femme aux mérites incommensurables — et dont la renommée dépasse les frontières étroites de la tribu. Comment aurait-elle pu reposer en un lieu où elle serait vite oubliée, où sans fils ou frères dignes d'elle son nom s'effacerait inexorablement de la mémoire des hommes ?

Je n'ai pu m'empêcher de penser à cette coutume africaine le vendredi 19 novembre 1982, lorsqu'après la messe de requiem en l'Église Saint-Vigor de Marly-le-Roy, le cortège funèbre de Person prit le chemin de la Bretagne. Nous étions cependant nombreux, à cette messe, nous les Africains ! Nous eussions voulu prendre notre mort pour le pleurer à notre façon (à l'africaine)... Mais les Bretons eurent le dessus...

Breton d'origine, français de citoyenneté, Y. Person (1) avait épousé l'Afrique. Il l'avait épousée tout entière : ses traditions d'hospitalité et de générosité, sa passion du verbe et de l'oralité, son goût du passé et sa volonté de reconstruire une personnalité anéantie par quatre siècles de traite esclavagiste et de colonisation. Enfin, il avait épousé son histoire : celle qui s'écrit et celle qui se fait.

À l'Afrique, il avait donc voué son esprit : après lui avoir procuré les fruits très précieux de sa patiente recherche, il l'avait gratifiée de ses réflexions suggestives et enrichissantes sur « l'État, la Nation et l'Ethnie », « Les langues nationales et la renaissance culturelle », « les Conditions socio-politiques d'une véritable unité africaine ». Il avait participé à la formation intellectuelle et morale de sa jeunesse par l'enseignement, des conférences, des prises de positions sur les problèmes brûlants de l'actualité, etc.

Y. Person fut donc un grand Africain. Et si, en mai-juin 1982, il avait été pris d'une envie irrésistible de revoir l'Afrique, c'est parce qu'il avait senti, quelques mois avant sa mort, que le destin allait l'arracher à cette terre d'adoption.

II. — UN AFRICANISTE MILITANT ET CONVAINCU

Aucun historien africaniste digne de ce nom n'a cherché,

(1) D'après Fañch Morvannou de Brest, Person avait surtout choisi de devenir breton. De père breton et de mère parisienne, il avait reçu une très bonne culture française ; mais il décida de rejoindre la Bretagne et s'empara de sa culture avec passion (Communication écrite du 1^{er} décembre 1983).

autant que Y. Person à connaître son objet dans sa totalité ; Person a voulu embrasser tout le savoir historique sur l'Afrique.

De la préhistoire à l'histoire du XX^e siècle, de l'apparition du premier homme en Afrique à l'émergence et à l'évolution des régimes politiques actuels, rien n'a échappé à la curiosité de Person. Sa thèse sur Samori l'avait amené à explorer l'Afrique occidentale sahélo-soudanaise, puis celle du golfe de Guinée en passant par les savanes pré-forestières. Son enseignement universitaire à Dakar et à Paris, puis dans différents pays d'Afrique, l'avait ensuite conduit à s'intéresser à l'Afrique Centrale et à celle des Grands Lacs, à l'Éthiopie et à la Corne de l'Afrique, enfin à l'Afrique Australe et à Madagascar. Sa collaboration avec *Le Mois en Afrique*, puis avec l'hebdomadaire *Jeune Afrique*, porta son attention sur l'étude des problèmes brûlants de l'actualité, à travers tout le continent. Ce qui nécessita évidemment un regard historique sur la racine de ces problèmes et donc une diversification régionale de ses recherches.

Refusant donc de se cantonner au berceau mandingue de son savoir historique africain, Y. Person avait parcouru, comme les Dioula, les savanes et les forêts de l'Ouest et du Centre, les côtes du Golfe de Guinée et celles de l'océan Indien, scrutant à son passage les mondes Sénoufo, Krou, Akan, Adja et Fon, jetant un regard curieux sur la richesse du monde bantou. Articles de revues scientifiques, communications dans les réunions et sociétés savantes, publications dans divers hebdomadaires ou mensuels politiques et culturels, tels sont les repères qui, en dehors des travaux proprement académiques, jalonnent ce grand parcours africain. Une bibliographie de son œuvre sera longue à établir.

Au service de ce savoir encyclopédique, Y. Person avait mis sa grande énergie et sa mémoire phénoménale. Celle-ci fixe les dates, les noms, les institutions, les paysages, etc. Il avait aussi cette curiosité permanente pour toutes les sciences qui pouvaient lui permettre de cerner son objet et d'approfondir sa connaissance : anthropologie, géographie, archéologie, linguistique, ethnobotanique, glottochronologie, biologie, etc.

C'est ainsi qu'il put contribuer de toutes ses forces à la maturation de la révolution qui bouleversera l'historiographie africaine depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale ; une révolution qui transforma la théorie et la méthode dans les sciences de l'africanisme.

a) LA RÉVOLUTION DANS LA THÉORIE

Ce fut d'abord le rejet de l'évolutionnisme vulgaire issu de la philosophie des Lumières en Occident, des spéculations hégéliennes

sur l'Histoire Universelle et de la simplification stalinienne du matérialisme historique. On admet maintenant que l'humanité ne passe pas nécessairement des ténèbres du mysticisme aux lumières de la raison, mais que mysticisme et rationalisme coexistent à chaque époque et dans toutes les civilisations. On admet aussi que les cinq stades d'évolution des sociétés (commune primitive, esclavagisme, féodalisme, capitalisme, socialisme) ne constituent pas forcément une ligne d'évolution universelle dans l'Histoire de l'Humanité. À côté de l'expérience historique du monde méditerranéen et européen, existe celle des civilisations « autres » (J. Berque), c'est-à-dire des civilisations d'Afrique et d'Asie. Y. Person adhéra à ce courant critique et s'inscrivit vigoureusement en faux contre le schéma d'une évolution unilinéaire, postulé par les thèses de Hegel, Engels et leurs continuateurs zélés (2). L'histoire de l'Afrique révélait une ligne d'évolution propre et spécifique.

Ce fut ensuite le dépassement du structuralisme qui restituait aux sociétés dites « primitives » leur cohérence organisationnelle et leur richesse culturelle, en leur déniaient cependant tout dynamisme interne. Or, il y a une dynamique propre aux sociétés négro-africaines dans l'histoire précoloniale comme l'a révélé Cheikh Anta Diop. Ainsi, Y. Person recherche-t-il constamment la ligne d'évolution propre aux civilisations africaines. L'histoire des sociétés africaines n'est plus l'appendice de celle des métropoles européennes, à laquelle la rattachait avec mépris l'historiographie coloniale. L'empire de Samori n'est pas la simple réaction d'un ambitieux roitelet africain face au mouvement ascendant de la colonisation, il est le produit interne d'une révolution endogène voulue et accomplie par les commerçants mandingues : les dioula.

b) LA RÉVOLUTION DANS LA MÉTHODE

Dans la méthode, la révolution a consisté à liquider le fétichisme de l'écriture et à construire l'histoire de l'Afrique à partir des données de la culture africaine elle-même, surtout à partir des traditions orales.

Depuis 1960, articles et prises de position de Person militent en faveur d'une revalorisation de la tradition orale comme source fondamentale pour la reconstitution d'une histoire africaine authentique. C'est ce qu'il défend en 1972 à Abidjan dans un interview accordé au quotidien *Fraternité-Matin*. Une décennie auparavant, il avait montré que l'histoire de tradition orale est susceptible

(2) Cf. Person : « Impérialisme et identités collectives », in *Ar-Futur*, Nouvelle série, n° 5-6, 1974, p. 9-20.

d'une périodisation à travers l'établissement d'une chronologie. Son article « Tradition orale et chronologie », paru en 1962 dans les *Cahiers d'Études Africaines*, et son article « Classes d'âge et chronologie », paru en 1963 dans la revue *Latitudes*, essaient de prouver la thèse ci-dessus énoncée. En 1964, il apporte une autre pièce à ce dossier par la publication d'un article intitulé : « En quête d'une chronologie ivoirienne », où il applique la thèse au cas de la Côte-d'Ivoire (3).

Mais sa confiance en la Tradition Orale n'est pas dogmatique. Il admet que celle-ci, à l'instar des sources écrites, comporte des lacunes et qu'une confrontation avec les sources écrites doit avoir lieu dans le cas où ces deux sources coexistent. Son travail monumental sur Samori (achevé en 1968) est une illustration éclatante de cette idée. En histoire africaine, il est désormais nécessaire de marcher résolument sur les deux jambes que sont la tradition orale et les sources écrites.

Y. Person participe donc ainsi au combat pour la renaissance de l'Histoire en Afrique, à travers la lutte pour la réhabilitation des sources vives de la culture africaine. Ce combat porta ses fruits, puisque dans les années 70 la connaissance de l'Afrique fit des progrès et la Tradition Orale fut reconnue comme une source indispensable à cette connaissance. Il se trouva cependant des hommes d'arrière-garde qui continuèrent à dénier toute valeur à la Tradition Orale. Ainsi fit Henige dans son retentissant livre publié en 1974 : *The Chronology of Oral Tradition. Quest for a Chimera*. Y. Person prit le contre-pied de la position pessimiste de Henige en publiant en 1976 dans les *Cahiers d'Études Africaines*, une réponse non moins retentissante : « La Chimère se défend » (4).

Toute sa vie, Y. Person lutta donc avec énergie pour l'utilisation de la tradition orale. Cette lutte était inséparable du combat pour la revalorisation des langues africaines, véhicules de cette tradition orale. Elle signifiait aussi la lutte pour la réhabilitation des cultures africaines et des communautés organiques porteuses de ces cultures.

(3) Cf. *The Historian in Tropical Africa* : edited by J. Vansina, R. Mauny, L.V. Thomas, International Africa Institute, Oxford University Press, 1964, p. 322-338.

(4) *Cahiers d'Études Africaines* : 1976, XVI, 61-62 (1-2), p. 405-408.

III. — LE SAVANT, LA CULTURE ET LA POLITIQUE

Si la défense de la tradition orale est une exigence de méthode pour une histoire scientifique de l'Afrique, la défense des langues nationales est un préalable indispensable à la préservation des identités culturelles des peuples africains. En passant de l'une à l'autre, le savant rejoint l'homme de culture. Mais le combat pour l'égalité de dignité de toutes les cultures est en soi un combat politique situé dans la perspective des luttes de libération nationale. Y. Person est ainsi de plain-pied avec la politique, et du même coup s'annule chez lui la fameuse opposition du savant et du politique énoncée par Max Weber.

Que l'historien Person ait établi cette liaison entre la science, la culture et la politique ne saurait nous étonner pour les raisons suivantes : d'abord la logique même de son discours scientifique l'a amené à devenir homme de culture, c'est-à-dire à réfléchir sur l'histoire des peuples, leur état présent et leur devenir ; ensuite ses origines bretonnes et sa carrière coloniale en Afrique l'ont conduit au militantisme culturel, c'est-à-dire au combat pour l'émancipation culturelle des peuples dominés ; enfin sa conception de la culture et de la nation l'a poussé à prendre parti dans les luttes politiques qui visaient à la reconstruction des sociétés de son temps.

a) LA LOGIQUE D'UN ENGAGEMENT

i) La logique de son discours scientifique

Les impératifs de méthode que lui impose sa visée scientifique amènent Y. Person à défendre la culture africaine. En effet, reconstruire l'histoire de l'Afrique sur des bases nouvelles, à partir des sources authentiques de la culture africaine, la tradition orale en particulier, c'est procéder d'abord à la constitution de ces sources : collecte de la tradition, traduction en langue de travail et transcription en langue nationale africaine des données recueillies. Les textes ainsi élaborés sont destinés à compléter les textes déjà existants (écrits arabes ou européens), à pallier leurs lacunes, à être enfin les premiers noyaux d'une documentation autochtone écrite, surtout dans les régions où les textes arabes et européens n'existent pas. C'est le cas des régions côtières et forestières de l'Afrique atlantique.

Écrire et fixer la tradition orale, c'est donc transcrire les langues qui en sont les supports ; du même coup, c'est défendre le droit à l'existence de ces langues comme véhicules culturels. Ainsi apparaîtront, selon Y. Person, les premiers rudiments d'une litté-

ration écrite en langues africaines dans les régions où celle-ci n'existe pas, éléments à partir desquels pourra être faite l'étude linguistique de toutes les cultures africaines sans exception.

ii) La logique de ses origines bretonnes et de sa carrière africaine

Person est originaire de la Bretagne, cette province périphérique rattachée au Royaume de France à la fin du Moyen Age. Depuis la perte de son indépendance, elle a subi la domination linguistique des Français (5) ; domination que la révolution industrielle et urbaine, désorganisant les structures de cette société rurale au profit du bassin parisien, a accélérée de façon spectaculaire. La jeunesse scolaire a été dépossédée de sa langue maternelle à l'avantage de la langue française par les mêmes mécanismes que la déposition culturelle des pays colonisés ; le fameux symbole en usage dans nos écoles coloniales d'Afrique avait alors puissamment servi les intérêts de l'impérialisme linguistique français. Le Breton, Y. Person avait donc été éveillé à la prise de conscience des mutilations culturelles qu'impose en Bretagne comme ailleurs l'impérialisme des langues dominantes.

Élève de Léopold Sédar Senghor à l'E.N.F.O.M. (École Nationale de la France d'outre-mer), il partageait les vues de son maître sur la revendication culturelle des peuples dominés. Administrateur en Guinée française (Beyla, Siguiré), en Côte-d'Ivoire (Boundiali, Korhogo, Séguéla) et au Dahomey (Djougou-Nattitingou), il s'attacha beaucoup plus à comprendre les cultures africaines qu'à les détruire. Fonctionnaire quelque peu désinvolte, il était plus appliqué à sa tâche de chercheur et de collecteur des traditions orales qu'à celle d'agent consciencieux d'une administration coloniale dont il prévoyait déjà la fin prochaine.

L'expérience africaine de l'administrateur colonial français d'origine bretonne, devait ainsi révéler à Y. Person, à travers la similitude des situations linguistiques en Afrique et en Bretagne, la nécessité du combat pour la revalorisation de toutes les langues et de toutes les cultures. Africains et Bretons n'étaient-ils pas semblablement aliénés par la France et sa culture ?

Il avait cependant quelque sympathie pour l'expérience coloniale anglaise, non pas que l'impérialisme britannique fût moins nocif, mais parce que les Anglais avaient permis l'expression des identités culturelles africaines en préservant de la destruction les principales langues nationales. En effet, seule la langue peut favoriser l'expression authentique de la culture qui est la substance

(5) En fait, cette domination a commencé dès le X^e siècle, au moment où l'aristocratie a rejeté le breton au profit de la langue française (F. Morvanou, *op. cit.*).

même de l'être d'une communauté humaine. Si la langue de colonisation, langue d'importation et d'imposition, ouvre à l'individu dominé les horizons de l'univers scientifique et technologique de la modernité, elle n'est cependant que la langue de l'avoir. La langue nationale, langue maternelle, est celle de la communication avec le groupe de naissance, avec l'environnement naturel et social de l'individu ; c'est la langue de l'être. En prônant la réhabilitation de celle-ci, Person n'entendait pas négliger l'utilité de celle-là, pendant une période au moins transitoire.

iii) Langue, culture et nation

La langue est donc l'instrument privilégié de l'expression d'une culture, et celle-ci détermine l'être d'une communauté. Il en est ainsi pour les ethnies africaines comme pour les communautés européennes écrasées par l'État-Nation. La récupération de l'identité culturelle nationale passe donc par la récupération de la langue. Celle-ci ne doit plus être considérée comme un simple élément de la superstructure de la société, mais aussi et en même temps comme un élément de l'infrastructure. A ce titre, elle irrigue toutes les instances de l'édifice social communautaire. Aussi la récupération linguistique est-elle le premier acte libérateur de la récupération culturelle, lorsqu'il s'agit d'une communauté nationale dominée par l'impérialisme.

En s'attaquant à l'impérialisme culturel français, les Bretons s'attaquent à l'État-Nation que la bourgeoisie française leur a imposé. Pour Y. Person, cet État-Nation est né au XVIII^e siècle avec l'avènement de la classe bourgeoise qui, dans sa volonté de construire un marché dans le cadre des frontières actuelles de la France, a créé une citoyenneté abstraite niant les liens concrets et culturels qui unissaient les individus. Dans son évolution, l'État-Nation a mis en place un appareil politique et administratif centralisé qui visait à nier les solidarités horizontales. Toutes les cultures minoritaires ou soumises ont été gommées et vouées à la destruction, dès que l'enseignement a été organisé systématiquement et généralisé à la fin du XIX^e siècle. Il en est résulté la généralisation de formes sociales et culturelles propres à une fraction de citoyens placés dans une situation privilégiée quant à la classe sociale et à la culture. Cette conception de la Nation n'a rien de commun avec la communauté organique et naturelle d'individus solidaires et fraternels qu'était la nation à ses origines (6).

Or l'État ne saurait se confondre avec la Nation. Si en Occident le discours idéologique en usage prétend que l'État a créé la

(6) Cf. Person : « Quelques réflexions pour une recherche responsable », in *Revue Canadienne des études africaines*, vol. 15, n° 3, 1981, p. 451-457.

Nation, il s'agit là d'un mensonge destiné à justifier l'imposition autoritaire d'une culture et d'une structure sociale unique à des peuples divers soumis par la force des armes. La Nation ou l'Éthnie a plutôt préexisté à l'État, et l'a créé à partir d'une certaine prise de conscience, soit par unification progressive, soit par éclatement de structures plus vastes qui n'ont pas réussi à massifier les populations.

Il se trouve que malheureusement l'Afrique a hérité de ce schéma et prétend le mettre en œuvre au mépris de sa propre tradition historique. Le comportement des Africains de l'ère post-coloniale est fondé sur le pré-supposé du morcellement culturel et linguistique de l'Afrique ancienne que l'État colonial aurait corrigé en unifiant des peuples dispersés. Or, la réalité de l'histoire pré-coloniale était tout autre. S'il y avait des communautés ethniques de petites dimensions, elles n'étaient jamais isolées et appartenaient à des ensembles régionaux largement homogènes et ceux-ci à des provinces culturelles souvent très vastes. De même, si la prise de conscience de ces solidarités était très variable, il existait dans certains groupes une conscience commune qui exprimait à la fois leur personnalité et leur identité collectives. Langue et culture communes mettaient en évidence, par opposition à des groupes différents, cette conscience d'identité.

Il n'existait donc pas d'État-Nation en Afrique, même si l'État était apparu comme une structure politique et militaire contrôlant un espace déterminé. Mais cette domination étatique ne brisait pas les liens organiques et de convivialité pour leur substituer une structure verticale abstraite. Partout, et une fois certaines obligations satisfaites, les communautés de base (villages, tribus, ethnies) conservaient pour l'essentiel leur autonomie ; les identités collectives étaient préservées. Dans l'État du Danhomé, les villages fon, dassa ou mahi gardaient une large autonomie et développaient leur vie sociale et culturelle sans l'intervention du Roi dont la cour déployait sa propre identité.

Or l'État africain actuel, issu de la décolonisation, se définit comme un État-Nation, même si sa réalité est différente du modèle idéologique reçu de l'Europe. Les communautés de base qui subsistent encore et où les cultures africaines sont restées vivantes, sont tout simplement ignorées et méprisées ; leurs forces latentes négligées ou combattues. Il en résulte que les sociétés africaines actuelles

* se trouvent dans un rapport ambigu, voire schizophrène, par rapport aux États qui prétendent parler en leur nom.

alors qu'ils ne font pour l'essentiel, que prolonger les structures coloniales » (7).

Pour Y. Person, l'État-Nation est une structure artificielle qui uniformise et massifie les individus et les communautés, au mépris de leurs diversités culturelles. Il se situe aux antipodes de la tradition politique et culturelle de l'Afrique, et doit être abandonné comme modèle d'organisation et de gestion de la société. Doit lui être substitué le système des communautés de base dont la fédération en communautés plus vastes est susceptible de préserver les identités culturelles, de constituer un palliatif efficace à la thanatocratie que suppose la diffusion à grande échelle du mode de vie industriel et de la société de consommation ; il est le modèle d'avenir de l'Humanité.

b) LE MILITANTISME CULTUREL ET POLITIQUE

i) Le militant de la désaliénation culturelle

En Afrique comme en Europe, Y. Person lutta donc pour la désaliénation culturelle des peuples.

Pour nous Africains, Person n'est pas seulement l'auteur de *Samori*, cet ouvrage fondamental qui réhabilita une des plus grandes figures de notre histoire, c'est aussi celui qui milita en faveur d'une meilleure connaissance de nos cultures traditionnelles. Par le biais de ses recherches historiques, notamment celles qu'il mena sur la civilisation mandingue, il ouvrit la voie à la compréhension de l'histoire des civilisations ouest-africaines. En s'attachant à décrire et à expliquer le rôle des Dioula dans le monde mandingue, il mit l'accent sur l'influence majeure des Mandé dans le façonnement des structures politiques et culturelles, et la genèse des dynamismes historiques de l'Afrique Occidentale pré-coloniale et coloniale. Il est maintenant possible de broser, sur la base de ses nombreux travaux, un tableau des initiatives mandingues dans l'élaboration des civilisations et des cultures de cette région, depuis les Wolof et Sérér jusqu'aux Haoussa, en passant par les Poullo-Toucouleur ; depuis les Mossi de Haute-Volta jusqu'aux peuples et des côtes du Liberia et de la Côte-d'Ivoire, en passant par les Akan.

Pour nous Ivoiriens, l'action de Person ne se limita pas seulement à la lumière qu'il jeta sur une partie de l'histoire au Nord de la Côte-d'Ivoire, par sa thèse sur « Samori » qui retrace l'histoire de cette région à la fin du XIX^e siècle ; elle se prolongea aussi

(7) *Ibid.*, p. 451.

par sa contribution à l'Histoire de la Côte-d'Ivoire (8) qui reste jusqu'à nos jours la meilleure synthèse, quoique brève, sur l'histoire de notre pays. Ensuite, ses missions d'enseignement et de recherche à la Faculté des Lettres et à l'I.H.A.A. (Institut d'Histoire, d'Art et d'Archéologie) lui permirent de participer à l'établissement de l'Atlas de Côte-d'Ivoire (partie historique), de stimuler les enquêtes de tradition orale et les études linguistiques. Enfin, il fut le premier à poser les bases des rencontres universitaires Ghana-Côte-d'Ivoire, une institution qu'il voulait novatrice, parce qu'elle devait amener les deux communautés de chercheurs à sortir de leur ignorance mutuelle pour faire éclater les frontières linguistiques et coloniales qui les séparaient. Il pensait que l'appartenance de la Côte-d'Ivoire et du Ghana aux civilisations akan et gur devait donner l'occasion aux intellectuels ghanéens et ivoiriens de renouer avec un passé commun. Il fut avec nous au premier rendez-vous d'Accra en 1972 et nous suggéra que le succès probable de la coopération universitaire ivoiro-ghanéenne déboucherait sur des initiatives analogues avec nos frères libériens de l'aire culturelle krou, guinéens et maliens de l'aire mandé, et voltaïques de l'aire culturelle voltaïque. La Côte-d'Ivoire deviendrait ainsi, grâce à sa situation géographique et à sa composition ethno-linguistique, le centre moteur d'un renouveau scientifique de la culture ouest-africaine.

En Europe, la lutte pour la libération culturelle de la Bretagne s'était engagée depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Le mouvement breton, sous sa forme autonomiste ou séparatiste, avait engagé son action pour la redécouverte de la langue bretonne injustement étouffée par quatre siècles de domination française. Le Front de Libération de la Bretagne (F.L.B.) fut l'organisation la plus radicale de ce mouvement de revendication culturelle et politique. Il s'assigna d'abord comme objectif l'autonomie de la Bretagne dans une République française où toutes les communautés nationales non françaises auraient le libre exercice de leurs droits politiques et culturels. Si Person adhérait partiellement à cette analyse, il ne milita pas cependant au F.L.B. dont il désapprouvait les projets séparatistes et condamnait vigoureusement les méthodes violentes. Car pour lui, le nationalisme étatique était dépassé et l'autonomie qui est « l'application spatiale de l'autogestion » est la « négation de l'indépendance et de la souveraineté absolue » (9).

Des travaux avaient été menés parallèlement pour la revalorisation de la langue et de la culture : des associations comme *Preder*

(8) A. Clérici : *Histoire de la Côte-d'Ivoire*, Abidjan, C.E.D.A., 1962.

(9) Cf. Person : « Luites nationales et luites de classes », in *Ar-Falz*, n° 30, 1979.

(domaine linguistique), *Al-Liamm* (domaine littéraire), *Diwan* (domaine de l'enseignement), avaient pris en charge cette œuvre de rénovation et d'affirmation de l'identité culturelle. Née en 1958, l'association *Preder* est une association apolitique regroupant des linguistes décidés à travailler sur le breton pour en faire une langue vivante utile dans la vie contemporaine ; il ne s'agit pas de considérer le breton comme une valeur en soi, mais d'en faire « un outil de travail révolutionnaire produisant la société bretonne ». Il doit pouvoir être utilisé non seulement dans la vie courante, mais aussi dans toutes les discussions politiques, scientifiques ou économiques (10). Y. Person, qui ne partageait pas la totalité des idées de *Preder*, eut peu de contacts avec cette association. Il restait très proche du breton parlé, populaire, et se méfiait de ce breton savant que les militants de *Preder* voulaient à tout prix fabriquer.

En revanche, Y. Person milita dans le *Club des Bonnets Rouges*, association des Bretons de la région parisienne, située à gauche, et qui entendait, avec d'autres citoyens français, tels les Occitans, rendre aux « nations primaires » de l'État français, leurs droits, prérogatives et initiatives, notamment dans le domaine culturel et linguistique. En Bretagne même, il adhéra au « *Mouvement culturel Breton Ar-Falz* », partisan du socialisme et de la laïcité, et dont il fut le président en 1977 et 1978. *Ar Falz* ne préconise pas

« la création d'un État Nation breton, mais la création de conditions permettant à la nationalité bretonne de se développer librement, sans avoir besoin d'une telle structure » (11).

Attentif au problème breton, Y. Person est aussi attentif aux problèmes des Irlandais et des Gallois qui appartiennent, comme les Bretons, à la communauté linguistique et culturelle celtique.

Mais la réalisation de l'autonomie culturelle des Bretons est inséparable des luttes pour la transformation de la société, c'est-à-dire de la réalisation d'une société nouvelle où toutes les cultures seraient prises en compte dans une coexistence pacifique et féconde, fondée sur la reconnaissance des diversités. La politique n'est-elle pas, selon la thèse du maître Senghor, la réalisation de la culture, et celle-ci n'est-elle pas à la fin suprême de la politique, c'est-à-dire l'instauration des libertés : liberté de vivre, liberté de penser, mais surtout liberté de créer, donc liberté d'être ?

(10) Cf. « Douar Breizh », n° spécial consacré à la langue bretonne, 1982.

(11) Person : « Qui est nationaliste » in *Ar-Falz*, n° 18, 1977.

ii) Le militant socialiste

Le cadre de lutte offert par l'autonomisme breton est un cadre étroit, parce qu'il ne prend pas assez en compte le contexte global dans lequel se pose le problème breton. Inséparable de la lutte politique, la lutte culturelle est liée à la lutte pour l'instauration d'une nouvelle société, dans le cadre plus large des territoires régis par l'État français. C'est ici que Person, libertaire et autonomiste, fédéraliste plutôt qu'unitariste, se rattache à l'idéologie du socialisme démocratique.

Y. Person qui milite d'abord au P.S.U., passe au P.S. lorsque celui-ci opère la mutation de la vieille S.F.I.O., et prend en charge dans le sillage de la F.G.D.S. le programme politique de la gauche non communiste. Dans le cadre de ce nouveau parti, il adhère au courant qui travaille à l'avènement d'une démocratie fondée sur la participation des communautés de base à l'élaboration des décisions politiques. Opposé à toutes les conceptions bureaucratiques et étatistes, il est un partisan acharné de l'autogestion (12). Son socialisme autogestionnaire est assez proche, disait-il, de ceux qui en Afrique militent pour la reconstruction de la vie politique, à partir des communautés organiques, communautés culturelles par excellence, dont la prise en compte peut garantir la survie de la démocratie et de la culture. Il a de la sympathie pour Mamadou Dia et son mouvement communautaire, pour Julius Nyerere et ses Ujamaa. Adversaire de l'expérience soviétique, éminemment étatiste et arbitrairement planificatrice, qui s'appuie, selon lui, sur les structures froides que sont l'État et le Parti, il est pour un socialisme fondé sur la convivialité, les relations fraternelles et chaleureuses entre membres d'une communauté solidaire.

Il plaide donc pour l'intégration du programme des minorités nationales dans le programme d'action du P.S., pour l'adoption du principe de l'identité culturelle et la reconnaissance du droit à la différence linguistique et culturelle dans les pays d'Afrique et du Tiers monde sous influence française. Alors que certains militants de la gauche française pensaient naguère que l'adoption de la langue française était la seule chance des Africains, il est maintenant clair que de nombreux hommes de gauche admettent en France que la personnalité linguistique et culturelle est un facteur de progrès.

(12) Membre du P.S. (courant Rocard), Person défend les libertés des communautés minoritaires. Il participe à la diffusion des idées sur l'autogestion dans le cadre de la Revue *Faire, Mensuel pour le socialisme et l'autogestion*.

IV. — PERSON ET LA TRAGÉDIE DE L'HISTOIRE

Tel fut donc l'homme ; telles furent sa pensée et son action. Mais ce que nous retenons de sa vie (hélas assez brève !), ce sont les espoirs qui l'ont nourrie. Qu'il disparaisse au moment même où les espoirs étaient en train de se réaliser, où le rêve devenait réalité, voilà la tragédie de sa propre histoire, lui qui avait tant scruté la tragédie de l'histoire des peuples et des nations.

Tragédie de l'histoire pour Person qui meurt, au moment même où la graine qu'il avait jetée commençait à germer partout en Afrique, surtout dans cette Afrique francophone qui a vécu le régime de l'assimilationisme culturel. Partout dans cette région, des politiques de développement culturel, animées par les États ou des groupes d'intellectuels avancés, ont mis en place des structures de recherche sur la Tradition Orale, sur les anciennes cultures et l'histoire précoloniale, sur les langues africaines ; dans le domaine de celles-ci, paraissent de nombreuses études morphologiques et lexicales, des manuels expérimentaux ou opérationnels destinés à l'alphabétisation qui est déjà en cours dans certains pays. Et, dans cette Côte-d'Ivoire qu'il tenait pour la plus aliénée des pays francophones (et qui ne l'est pas tout à fait en réalité), l'I.L.A. (Institut de Linguistique Appliquée) et le C.E.R.A.V. (Centre d'Études et de Recherches Audio-Visuelles) ont mis au point des études très précises sur les principales langues nationales (dioula, baoulé, bété, sénoufo).

Tragédie de l'histoire pour Y. Person qui s'en va au moment où le pouvoir socialiste en France, tenant compte des revendications « nationales-culturelles » des régions, s'apprête à mettre en place des structures politico-administratives fondées sur la reconnaissance des spécificités ; au moment où ce même pouvoir, par son programme de planification et d'aménagement du territoire, entend instaurer la démocratie à la base, en s'inspirant du principe de l'autonomie de gestion des communautés urbaines et régionales.

V. — EN CONCLUSION

On peut ne pas approuver les idées de Person sur l'État, la Nation et la restructuration des sociétés contemporaines à partir des communautés organiques. On peut trouver utopique sa conception du socialisme. Mais on ne peut refuser l'enthousiasme, la foi et la grande générosité qui sous-tendent sa vision du monde et des

hommes ; une vision fondée sur la volonté de libérer l'homme de toutes ses aliénations et de lui restituer son autonomie créatrice.

Il faut en tout cas lui savoir gré d'avoir perçu la liaison indispensable, à notre époque, entre la science, la culture et la politique, et d'avoir milité toute sa vie pour le triomphe des idées qu'il dégagait de cette liaison. Car, à quoi servirait la science si elle ne permettait pas aux hommes de connaître leurs besoins, et de se donner les moyens de les satisfaire. Je pense ici à un texte de Fichte sur la destination du savant, où l'illustre philosophe allemand écrivait :

« (...) La seule connaissance (...) des dispositions et des besoins de l'homme, sans la science de les développer et de les satisfaire, ne serait pas seulement une connaissance extrêmement triste et accablante, elle serait en même temps une connaissance complètement vide et inutile. Celui qui me montre ce qui me manque sans me donner le moyen par lequel je pourrais combler ce manque, agit très inamicalement envers moi ; de même celui qui m'amène à la conscience de mes besoins sans me mettre en état de les satisfaire. Il aurait mieux fait de me laisser dans mon ignorance animale ! » (Fichte, Conférences sur la destination du savant, 1794.)

Ce fut le mérite de Person d'avoir joint l'acte à la parole, la pratique à la théorie. En contribuant à éveiller les Africains et les minorités nationales à la conscience de leur culture, en leur indiquant les moyens d'assumer concrètement celle-ci, il se montra un grand ami, serviteur de l'Afrique et des peuples opprimés du monde.

Christophe WONDJI
Professeur agrégé d'Histoire,
Université d'Abidjan.